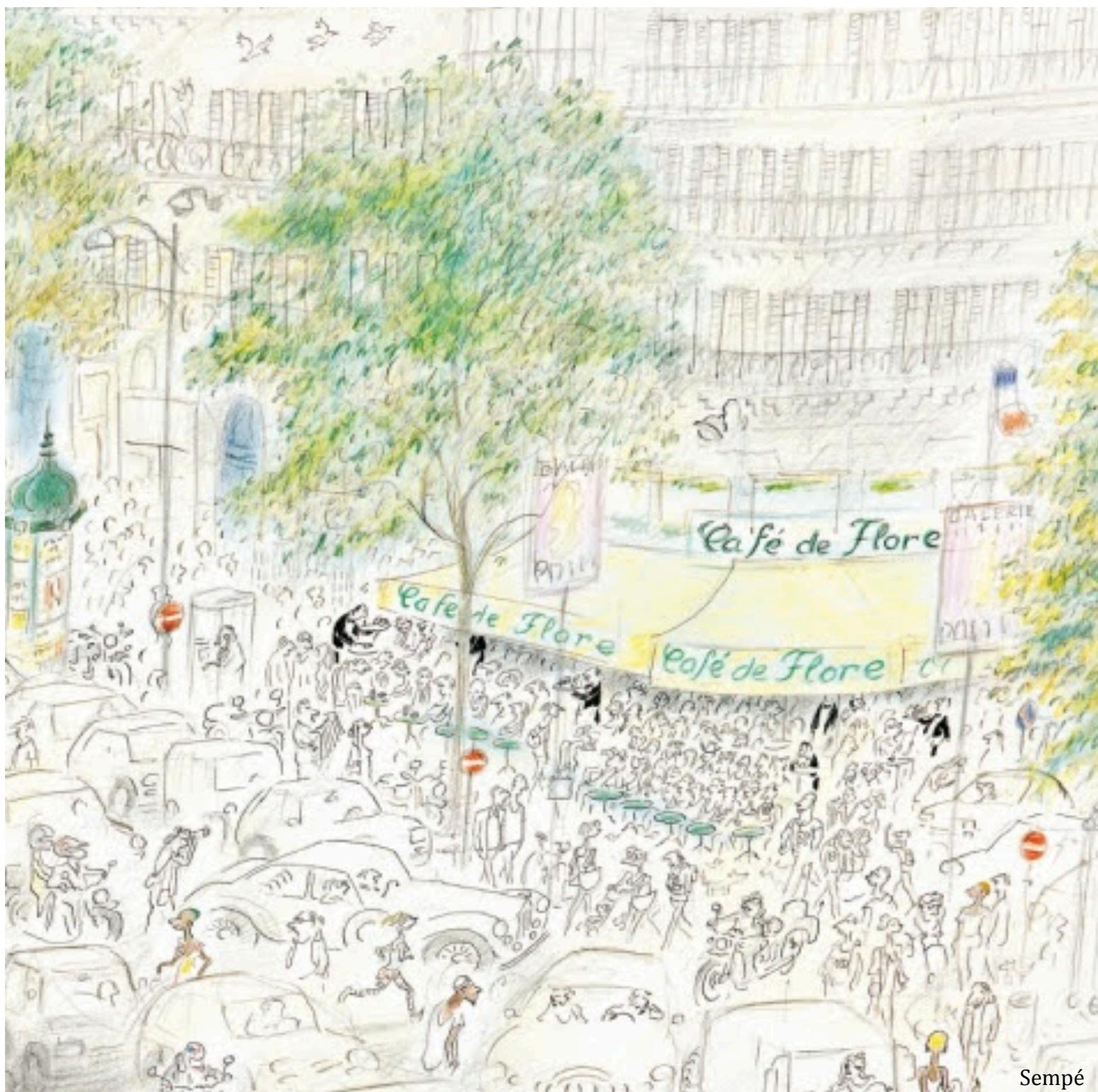


# La Fugue

## Le temps retrouvé

« Que de temps perdu à gagner du temps » Paul Morand



# SOMMAIRE

## L'édito

*Par Alban Smith*

Syndrome de Stockholm. Le public du court Philippe Chatrier applaudissant et scandant le nom d'Emmanuel Macron, lors d'une demi-finale de Roland Garros s'éternisant a tout du syndrome de Stockholm. Le peuple libéré adule son geôlier, mais le principal est là : le temps est retrouvé. Nous sommes à présent libres de courir après le prochain train, d'enchaîner les activités quelquefois utiles et souvent futiles, mais surtout de jouir de l'article 13 de La Déclaration universelle des droits de l'homme.

Dans un numéro spécial en avril 2020 Penser la pandémie, La Fugue proposait de faire du temps offert par le confinement général un temps spécial de culture et de réflexion. Maintenant, place à nos années 20, elles devront faire rougir – rugir – les emblématiques (rédemtrices ?) années 1920. Nous avons tant débattu de l'après-covid qu'il s'agit de faire quelque chose de notre temps.

En réalité nous n'avons jamais perdu le temps, il nous était seulement imposé d'en faire autre chose. Le temps n'a pas cessé de couler et bien malheureux est celui qui l'aurait oublié. Nous n'avons pas de temps à retrouver mais il est temps de mettre en pratique tous ce que nous nous étions promis de faire une fois libérés.

|           |  |
|-----------|--|
| <b>4</b>  | <b>UN COUP D'ŒIL SUR L'ACTUALITÉ</b>   |
| <b>7</b>  | <b>HISTOIRE</b><br><b>La grande horloge de l'Histoire</b>  |
| <b>11</b> | <b>LITTÉRATURE</b><br><b>Sylvain Tesson et les merveilles du temps suspendu</b>                        |
| <b>14</b> | <b>HISTOIRE DE L'ART</b><br><b>L'empire des signes</b>   |
| <b>17</b> | <b>PHILOSOPHIE</b><br><b>Le temps qui nous est nôtre</b>   |
| <b>21</b> | <b>NOS COUPS DE CŒUR ...</b><br><b>La Danseuse</b><br><b>L'aube sera grandiose</b><br><b>Moby Dick</b> |

# RÉDACTION



**Alban Smith**  
Cofondateur  
Responsable des  
entretiens



**Histoire**  
**Hervé de Valous**  
Cofondateur  
Rédacteur



**Philosophie**  
**Emmanuel  
Hanappier**  
Rédacteur



**Littérature**  
**Ombeline Chabridon**  
Rédactrice



**Histoire de l'Art**  
**Olivia Jan**  
Rédactrice



**Actualité**  
**Alain d'Yrlan  
de Bazoge**  
Rédacteur



**Aliénor Brochot**  
Secrétaire de rédaction



**Pauline  
Doutrebente**  
Responsable communication



**Inès de Sevelinges**  
Maquétiste



**Ysende Debras**  
Responsable brèves

Ont également collaboré à ce numéro : **Lucie Mottet,**  
**Charlotte Chomard, Hélène Lecointre.**

# UN COUP D'ŒIL SUR L'ACTUALITÉ



## PAS DE TEMPS À PERDRE À PERDRE SON TEMPS

Par Alain d'Yrlan de Bazoges

**U**n an depuis l'été dernier, un an passé à toute vitesse, sans vraiment en garder de souvenirs, bref, un an qui semble avoir été gaspillé, perdu, volé. La réouverture, très progressive, du pays et de sa vie sociale serait alors l'occasion de retrouver la vie normale, de retrouver le temps. Mais posons un instant cette alléchante madeleine pour s'interroger sur ce que l'on va vraiment retrouver.

On retrouve les bars entre amis, et on peut enfin dire adieu à ces ignobles apéros zoom. On retrouve les compétitions sportives, annulées l'année dernière, comme l'Euro ou les JO. On retrouve le soleil et les vacances, pour un été qui s'annonce aussi libérateur que l'avait été celui de 2020. Mais l'on risque bien aussi de retrouver la déception de septembre, quand on voit la progression du variant delta et le taux encore bien trop bas de vaccination.

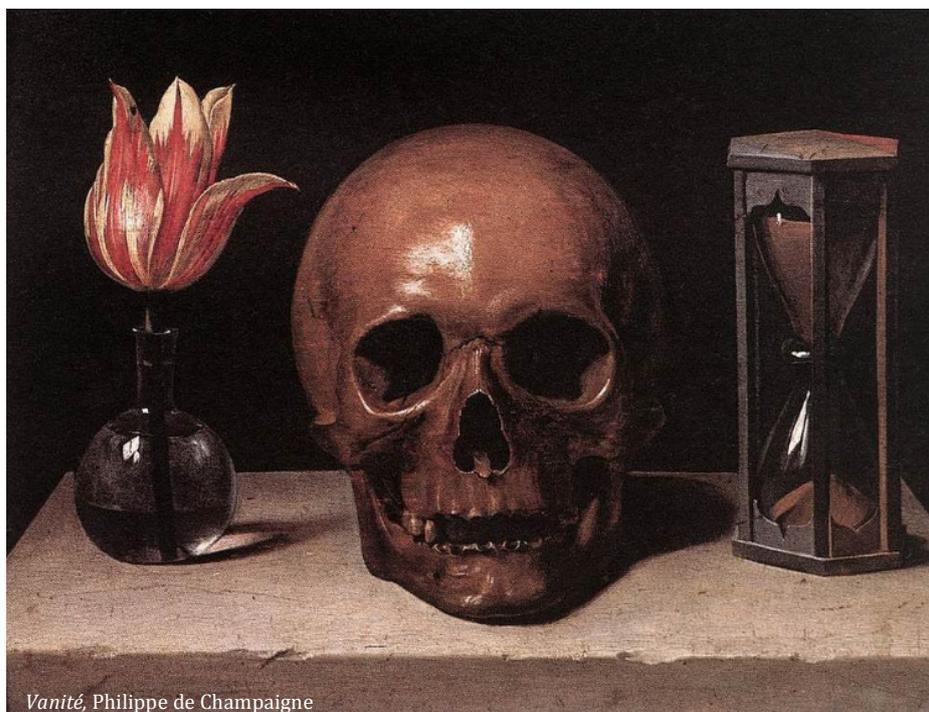
Les retrouvailles proustiennes avec le temps passent aussi par le retour d'événements politiques récurrents, rythmant la vie du pays. C'est le cas avec les élections régionales et départementales des 20 et 27 juin prochains. Ne nous affolons pas pour autant, celles-ci n'ont pas grand intérêt. Premièrement parce que les enjeux sont assez bas (les victoires respectives de Péresse, Mariani, Wauquiez et Bertrand sont assez prévisibles), deuxièmement parce que les quelques débats de la campagne n'ont pas lieu d'être. Pourquoi n'y parle-t-on avant tout que de sécurité, quand ce n'est du ressort ni de la région, ni du département ? Un débat plus intéressant serait celui de l'utilité des régions dans l'absolu. Pourquoi a-t-on réduit le nombre de régions à 13 en métropole, créant par là-même des *patchworks* sans identité commune ? Pourquoi insiste-t-on de plus en plus sur les conseillers régionaux en réduisant ainsi l'importance des préfets ? Pourquoi au fond cherche-t-on autant à imiter le système des *Länder* allemands, quand ce n'est pas approprié à notre modèle politique ni à notre histoire ?

Avec un adoucissement de la situation sanitaire, le monopole du Covid sur l'actualité va probablement diminuer, et laisser un peu de la très grande place qu'il a occupé ces derniers temps (entre mars 2020 et mai 2021, le nombre d'articles dans la presse nationale consacrés au Covid n'est jamais descendu en dessous de 30% - étude Cision). Au vu des derniers sujets de l'actualité, on peut toutefois se demander si c'est une bonne chose. L'idée d'une actualité dominée par des gifles de collégiennes et des tartufferies autour de vidéos YouTube n'a rien de très réjouissant.

L'optique de la campagne présidentielle à venir n'est pas non plus très stimulante, tant son scénario est écrit depuis juillet 2017 : Emmanuel Macron fait la cour à la droite, place Darnaud à l'intérieur, parle de sécurité en permanence pour faire monter le RN, adversaire face auquel la victoire est absolument garantie. La partie est gagnée d'avance : la gauche est en miettes, plus impopulaire que jamais (si en 81, les partis de gauche totalisaient 46% des voix au premier tour de la présidentielle, ils ne rassembleraient que 26% en 2022, avec un *leader* Mélenchon culminant à un maigre 11%). La droite n'a toujours pas réussi à produire une réponse satisfaisante à la question qu'on lui pose depuis 2017, à savoir ce qui la différencie vraiment d'Emmanuel Macron. Enfin, le RN transmet toujours la même image d'incompétence et d'impréparation qu'avant, au point que sa meilleure stratégie pour monter est de ne rien faire et de ne rien dire.

Pour en revenir à nos madeleines, ce retour relatif de la normalité ne signifie pas nécessairement des retrouvailles avec le temps, tant il risque de se traduire par un enivrement social, un regain d'hyperfestivité par lequel nous allons chercher à nous oublier, pour paraphraser Muray.

On peut en effet plaquer l'idée du temps retrouvé sur les deux situations, confinement et déconfinement, car elle correspond imparfaitement aux deux. Dans un cas, le silence soudain, la fin du tourbillon festif a placé l'*homo festivus* face à lui-même, sans contrainte de temps ni d'obligations sociales. Il redevient alors maître de son temps, libre d'en faire ce qu'il souhaite réellement. Dans l'autre, la sortie du confinement



Vanité, Philippe de Champaigne

signifie le retour du temps comme fuite, avec des jours qui ne ressemblent plus à l'identique comme ils le pouvaient quand on ne bougeait pas de chez soi. Le temps regagne alors sa valeur en se raréfiant.

Nos retrouvailles avec le temps dépendent donc de notre expérience des derniers temps. Certains auront profité de ces temps particuliers, pour se redécouvrir, ou pour se trouver une nouvelle passion, comme les myriades d'aspirants *day traders* qui sont apparus cette année. Particulièrement aux États-Unis, où le confinement était accompagné de chèques de l'État fédéral, des amateurs complets se sont découverts experts en finance et sont venus gonfler diverses

bulles, comme Gamestop plus tôt dans l'année ou Dogecoin et plus largement le marché des crypto monnaies ces dernières semaines. A l'inverse, d'autres auront avant tout souffert des confinements à répétition, et n'ont qu'une hâte, aller dépenser leur épargne en alcool.

Si ce temps retrouvé est donc bien relatif, gageons que ces derniers temps auront été l'occasion pour chacun de mener sa propre réflexion sur son rapport au temps. De cette réflexion, la conclusion est généralement celle de la valeur du temps, et donc de l'importance de ne pas le gâcher. D'où l'intérêt de ne pas s'intéresser aux inévitables débats stériles sur le « monde d'après », « l'après Covid » et autres films sur le confinement qui risquent de fleurir dans les prochains mois. ■



# HISTOIRE

## La grande horloge de l'Histoire

Par Hervé de Valous

*Le temps est une donnée fondamentale en histoire. L'importance de la chronologie, c'est-à-dire de la succession des événements dans le temps, en est l'illustration la plus parfaite. Les historiens considèrent même qu'elle est la base de l'étude historique structurée.*

---

**E** ntre mars et mai 2020, la grande horloge de l'histoire s'est arrêtée à l'échelle de l'humanité. Pendant des dizaines de jours, l'événement majeur du quotidien a été réduit à un non événement. Les gouvernements du monde entier, puissants ou faibles, prirent conscience que le temps leur était compté. Le Temps a donc finalement été l'enjeu majeur de ces confinements : on a enfermé la société pour laisser le temps aux hôpitaux de s'organiser, pour donner du temps aux laboratoires pour trouver un vaccin, pour inscrire dans le temps à venir la vie des plus fragiles, (et pour promettre à la jeunesse des temps meilleurs). Les chefs d'État, les uns après les autres, ont demandé à leurs populations de *tenir* dans le temps. À la surprise géné-

rale, les peuples ont accepté durant plus d'un an de donner librement quelques onces du contenu de leur précieux sablier. Aujourd'hui ces peuples demandent qu'on leur rende des comptes : qu'avez-vous fait du temps sacrifié sur les autels des confinements et des couvre-feux ? Le bien le plus précieux de l'humanité a été gaspillé une année entière pour des résultats plus que timorés. La mondialisation, les technologies et le numérique avaient fait oublier à l'humanité la rareté et donc la valeur du temps. Maintenant, c'est sur toutes les bouches : il faut rattraper le temps perdu. Mais « *It's Too Late* », dit la chanson de Carole King.

## Le domaine des puissants

Rien de nouveau sous le soleil. Le temps a toujours été un enjeu particulièrement âpre pour les puissants de la terre. Cela n'est pas pour rien que nous avons pris l'habitude de dire d'une grande personnalité qu'elle est le « maître des horloges ». En Occident, incontestablement, une puissance a su régler et donc discipliner mieux que quiconque le temps des sociétés : l'Église. À partir du moment où cette dernière s'implanta de manière durable dans le paysage européen, elle se mit à contrôler la vie des individus en particulier, et le rythme des sociétés en général. Certains historiens voient dans les sept sacrements de l'Église catholique des « rites de passage ». Ainsi le baptême, sacrement donné depuis le Haut Moyen Âge aux nourrissons (pédobaptisme), est le rite d'entrée par excellence dans la communauté chrétienne. Dans des sociétés intégralement arrimées à la Foi catholique, il assure

## L'absence de conscience et de connaissances chronologiques mènent insensiblement à l'anachronisme

une intégration totale au sein de ces dernières et c'est d'ailleurs à ce moment que le nouveau venu sort de son anonymat et prend un prénom. À l'autre bout de la chaîne, l'Extrême Onction et la cérémonie de l'enterrement accompagnent l'individu dans son départ physique de la communauté et le préparent en même temps à son entrée dans un autre espace-temps : l'éternité. Ce que l'Église définit volontiers comme ce qui est « hors du temps ». Ces rites de passage qui rythment les temps de la vie des individus sont absolument fondamentaux jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ils s'appliquent régulièrement, à chaque génération, sur chaque individu, à la manière de l'aiguille d'une grande horloge qui marquerait les grandes heures de la vie. En être privé fait de vous un marginal dont l'avenir dans l'au-delà est plus qu'incertain.

De manière plus générale, l'Église exerce, avec une grande subtilité, un contrôle quasiment inégalé sur les sociétés dans leur ensemble. N'avons-nous pas en tête *L'Angélus* de Millet ? Les cloches des églises sont en effet l'incarnation de cette maîtrise du temps. Elles annoncent le temps du réveil, de la prière, des offices, des fêtes et des deuils. Les communautés villageoises vivent au rythme du temps imposé par les clochers. À des époques où les montres n'existaient pas ou très peu, les églises et leurs cloches



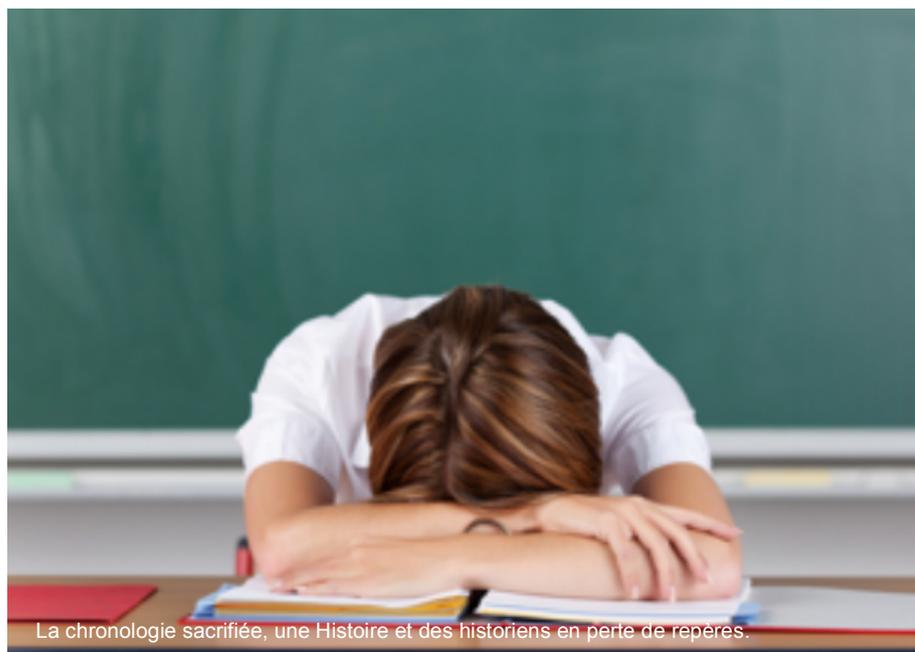
L'Angélus, Jean-François Millet (1814-1875)

sont en réalité les seuls marqueurs du temps qui passe, et nous en saisissons alors tout le poids. Si l'activité journalière dépend du tintement canonal, l'année, elle, se déroule en fonction du calendrier liturgique. Les dimanches et autres fêtes d'obligation ainsi que les temps de pénitence et de réjouissance bercent l'Europe jusqu'à la fin de l'époque moderne. Les Révolutionnaires puis les Marxistes ont longtemps fustigé ce contrôle jugé oppressif des sociétés. Pourtant grâce à ce calendrier, les travailleurs jouissaient de près d'une journée sur trois de fêtes fériées. Une logique éloignée de l'exploitation capitaliste de l'époque contemporaine qui a profité de la suppression du calendrier religieux pour mettre les populations au rythme d'une nouvelle horloge : la sonnerie des usines.

## Le temps des historiens

Si le temps est un enjeu pour les acteurs de l'Histoire, il est aussi un enjeu pour les historiens eux-mêmes. C'est Fernand Braudel, connu pour son Histoire de la Méditerranée, qui, le premier, remit à l'honneur l'importance de l'étude du temps dans l'historiographie. C'est dans un article intitulé « La Longue Durée » qu'il différencie l'histoire événementielle, celle du temps immédiat et très bref, de l'histoire conjoncturelle que nous pouvons retrouver dans les histoires économiques et sociales, et enfin de l'histoire immobile : celle de la très longue durée à partir d'espaces géographiques. Braudel en parle lui-même comme d'une « *une histoire lente à couler, à se*

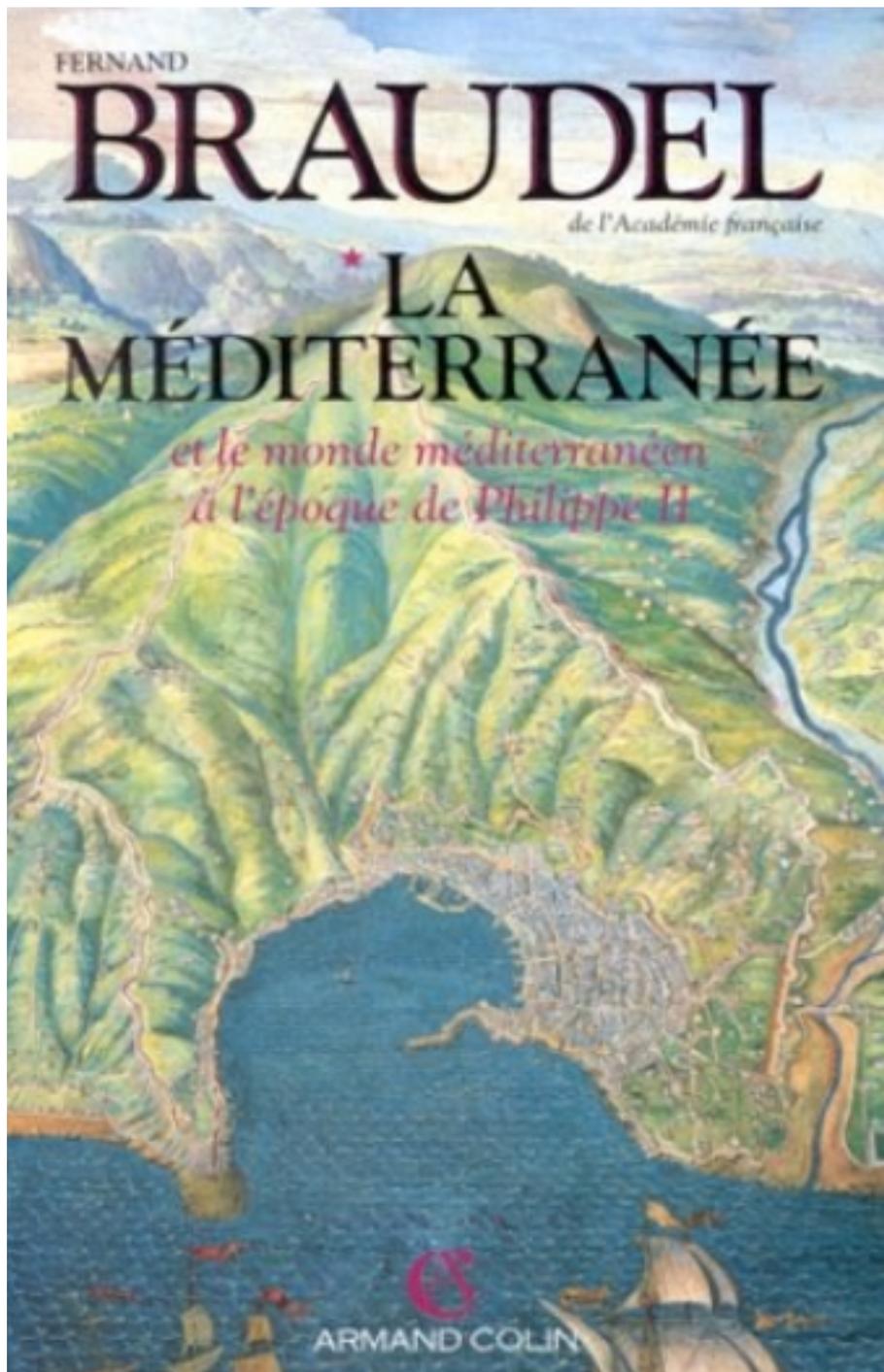
*transformer, faite souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés* » (F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949). Cette façon tripartite de considérer le temps pour comprendre l'histoire des sociétés et des civilisations rompt totalement avec notre logique de l'instantanéité. Alors que raisonner sur quelques dizaines d'années nous paraît être souvent le bout du monde pour tenter de comprendre les problèmes et les atouts de nos sociétés actuelles, les historiens, du moins les héritiers de Fernand Braudel, raisonnent sur des siècles entiers. La profondeur de la réflexion n'est pas la même. Hé-



las, le temps long n'est plus à la mode en Histoire. Les historiens et certains professeurs se battent pied à pied pour que l'étude chronologique reste la norme au collège et au lycée. Elle est à la base de toute pensée censée et crédible. Nous opposons traditionnellement l'histoire chronologique à l'histoire thématique. En réalité les deux devraient s'unir harmonieusement à condition de les remettre dans l'ordre. La chronologie, cette grande marmite de dates,

d'événements et de chiffres peu digests de prime abord, permet en effet de jalonner un récit par de grands moments, de grands hommes et de grandes périodes qui donnent une cohérence à l'enchaînement des faits. Car comment comprendre ou expliquer la Seconde Guerre mondiale sans les dates de la Grande Guerre (1914-1918), de la crise financière (1929), de l'arrivée des nazis au

pouvoir (1933) ou encore des accords de Munich (1938) ? La chronologie est au service de logiques thématiques. L'absence de conscience et de connaissances chronologiques mènent insensiblement à l'anachronisme. Ce n'est pas un hasard si les étudiants en Histoire se retrouvent avec des listes interminables de dates, de règnes et d'événements, fournies avec largesse par leurs maîtres qui s'effraient du niveau de connaissances historiques avec lequel ils retrouvent ces jeunes gens au sortir du bac. Quelque douze ans de scolarité à rattraper en trois années de licence afin d'ingérer avec intelligence les programmes thématiques des universités. Le temps, et qui plus est le temps long, au service de la réflexion : pour la génération de l'instantané, c'est à n'y rien comprendre ! ■



## Sylvain Tesson et les merveilles du temps suspendu

Par Ombeline Chabridon

*Sylvain Tesson n'est peut-être pas religieux, mais il est certainement contemplatif. Son livre *La panthère des neiges* est un merveilleux antidote à notre culture de l'accélééré. Prix Renaudot 2019, son livre est un grand succès. Servi à point, semble-t-il, à l'aube des réclusions de 2020. A l'heure où la vie reprend, j'ai bien envie de me pencher sur cette douce apologie de l'attente, sur ce poème à la gloire du temps suspendu.*

---

**S**ylvain Tesson retrace dans son livre le voyage qu'il a accompli en 2018 et 2019 dans les montagnes du Tibet, pour suivre le prodigieux photographe animalier Vincent Munier, à l'affût d'une mystérieuse panthère des neiges qu'il cherche à capturer dans son boîtier. Dès l'avant-propos, Tesson met en garde son lecteur : « *On avait des chances de rentrer bredouilles. Cette acceptation de l'incertitude me paraissait très noble – par là même antimoderne.* » Cela sonnait

comme une devise à la Cyrano, et j'ai tourné les pages.

### A l'école de l'affût

Le livre de Tesson est un défi. Tesson le voyageur, l'éternel nomade, fait l'apprentissage de l'immobilité. Son livre est le fruit d'une féconde fixité. L'auteur raconte l'attente inlassable, à des milliers de mètres d'altitude, d'une panthère. Cette attente a quelque chose d'absurde, au début.



© Vincent Munier

Tesson le reconnaît lui-même : affronter les conditions extrêmes pour un résultat plus qu'incertain, cela avait quelque chose d'insensé. *Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès...* Et d'ailleurs, la récompense est inattendue : au-delà de la panthère tant espérée, Tesson fait une découverte. Celle de l'éclat merveilleux du silence, du charme dans le vide lourd d'absence, de la splendeur d'un horizon chargé d'immobilité. C'est l'école fructueuse de l'humilité et de l'observation - *« l'affût est une foi modeste »* - qu'il se promet d'observer, encore, à son retour : *« Se tenir à l'affût est une ligne de conduite. »*

La panthère, absente et féroce, est au cœur du livre. Mieux : elle est l'âme du récit. Les hommes, au cœur du vide, sont pleins d'elle. On l'attend, on se brûle les yeux à scruter son absence. Pour Munier, le photographe, la panthère est l'objet de sa quête et le sujet de son art. Pour Tesson,

l'observateur, elle est l'incarnation d'une poursuite plus intime : celle, sentimentale, du souvenir d'une femme aimée. *« J'offrirai chacune de mes rencontres à son souvenir défait... »* Entre les lignes de *La panthère des neiges*, Tesson ouvre son cœur en scrutant l'espace.

## Nature et métaphysique

C'est fabuleux, le silence. Et surtout le silence du monde sauvage. Il est le témoin mystérieux d'un monde intraitable et étranger. A son contact, Tesson est porté à méditer. L'altitude, qui isole, et la neige, qui ensevelit, concourent à forger un cadre propice à la contemplation. Et la longue attente de l'apparition de la bête dans l'objectif, *« cela laissait du temps pour la métaphysique »*. Le Tibet lui-même est un univers d'exception. Il a ceci de fabuleux qu'il porte en lui un peuple, une histoire, des tra-

ditions et une pensée : la civilisation chinoise. Tesson est saisi par une spiritualité intrinsèque à la terre. Le Tao est le nom que l'auteur donne à un lac tibétain, mais il est aussi un concept fondamental de la philosophie chinoise, désignant le principe vital de l'univers, la force fondamentale des choses et l'essence du réel. Il est la notion originelle du taoïsme. Tesson parvient à rendre compte de la puissance, de la sérénité, de la poésie et du mystère de la philosophie chinoise. « *Le Tao reposait, lac sans ride. De sa placidité, naissait l'enseignement.* » Face à cette doctrine qui le dépasse et le fascine, Tesson parle d'un « *hermétisme narcotique* » : « *Le Tao comme la fumée du havane dessine des énigmes douces.* »

Dans ce cadre recueilli, la panthère apparaît toute spirituelle et profondément symbolique. Le chapitre qui accueille son arrivée s'intitule *L'apparition*. Et en effet, elle est merveilleuse. Sous la plume de Tesson, comme dans le boîtier de Munier, le temps s'arrête et la panthère est saisie, altière, majestueuse, impériale. Aux yeux des hommes fascinés, enfin récompensés, elle incarne aussi le lien ineffable qui unit l'Homme à la Nature. Lien d'émerveillement, de respect, de crainte, aussi. Tout, dans la bête magnifique, est symbole : « *Elle portait l'héraldique du paysage tibétain. Son pelage, marqueterie d'or et de bronze, appartenait au jour, à la nuit, au ciel et à la terre. [...] Elle vivait sous la toison du monde. Elle était habillée de représentations. La panthère, esprit des neiges, s'était vêtue avec la Terre.* » Elle est simplement sublime.

## Surprendre l'instantané

La notion de ce temps suspendu dans *La panthère des neiges* apparaît symptomatiquement liée au grand art de la photographie. Si vous aimez la photographie (et même si vous n'aimez pas d'ailleurs), prenez le temps de visionner le fascinant documentaire sur YouTube intitulé « *L'extraordinaire photographe animalier Vincent Munier.* » Les photographies de Munier sont à la hauteur des lignes de Tesson : envoûtantes. Le récit de Sylvain Tesson articule de manière saisissante la lenteur de l'affût et l'instantanéité du cliché. L'une engendre - et mérite - l'autre.

Tesson émaille son récit de très belles lignes sur l'art de la photographie. A propos de son ami Munier, dont on suit le travail au plus près, il indique : « *Munier considérait la nature en artiste* ». Il oppose l'art de son ami au travail des scientifiques, qui eux, mettent « *le réel en équation* ». Il ajoute : « *Munier rendait ses devoirs à la splendeur et à elle seule.* » Au-delà de l'esthétisme, c'est une sacralité puissante qui émane des photographies de Munier. Car ce qui frappe, dans l'œuvre de Tesson comme dans celle de Munier, c'est la proximité du sublime : le rêve définitivement saisi, le mystère enfin rendu accessible. **Intemporel, l'absolu est dévoilé dans toute sa majesté.**

C'est donc en une symphonie silencieuse du sublime, depuis les monts ancestraux du Tibet jusqu'à la perfection visuelle des clichés de Vincent Munier, que Sylvain Tesson nous introduit aux noces rendues possibles entre Nature et Modernité, et qu'il éclaire d'un jour nouveau la vertu d'immobilité. ■



# HISTOIRE DE L'ART

## L'empire des signes

Par Lucie Mottet

*Le zodiaque dans la symbolique médiévale déploie la thématique d'un temps cyclique que l'on retrouve une année sur l'autre, alliée à celle d'un temps christique à l'entrée de la Jérusalem céleste.*

**A**ux détours des seuils des églises médiévales ou dans les livres d'heures surgissent parfois des représentations de zodiaques, suscitant l'étonnement, donnant parfois lieu à des interprétations toutes ésotériques du Moyen Âge.

Ainsi, la cathédrale de Chartres, qui ne manque pas d'attirer quelques amateurs de théories astrologiques par la présence de son labyrinthe, retient en elle-même quatre représentations notables de zodiaques. Les portails nord et ouest, une verrière et le cadran intérieur d'une horloge des années 1520 reprennent en effet ce thème.

Si la présence d'une telle iconographie donne parfois lieu à quelques lectures douteuses ou surprend les fidèles des décennies actuelles, elle se place en réalité bien loin de toute idée d'horoscope et d'astrologie. Au cœur d'un Moyen Âge extrêmement lettré, les maîtres d'ouvrage commandent

les programmes sculptés des cathédrales selon des références pleines d'une immense érudition

### **Le zodiaque et le temps retrouvé : cycle temporel et cycle liturgique au Moyen Âge**

Institué par les Mésopotamiens au III<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère, le zodiaque se place alors comme une grille de lecture pour tenter de déchiffrer les messages que les dieux enverraient par l'intermédiaire des astres.

Au V<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, son déroulement est accordé à la course du soleil. Adopté par les Grecs et les Romains, le zodiaque est enfin fixé par rapport aux mois de l'année et aux saisons par Claude Ptolémée au II<sup>ème</sup> siècle.

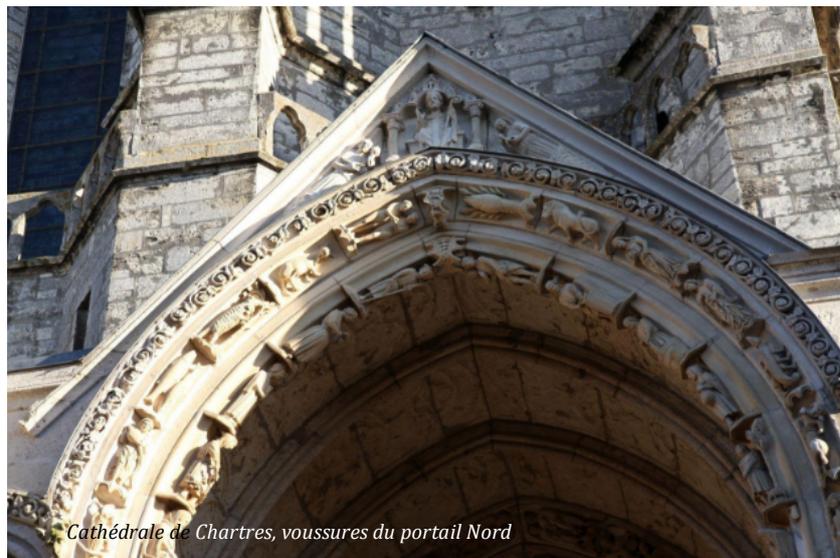


Cathédrale de Chartres, verrière du déambulatoire Sud

Le XIII<sup>ème</sup> siècle représente un moment important pour la représentation de zodiacs dans les décors ecclésiastiques. Le portail de Vézelay est connu pour déployer ce thème. De même, le vitrail du déambulatoire sud de Chartres apparaît comme un grand poème lumineux, mettant en lien le rythme du cycle des saisons et le rythme du temps liturgique. En plus de la succession des différents signes du zodiaque, se tient tout en bas un sonneur de cloches dont la corde remonte au centre des différents quadrilobes jusqu'à celui du Christ en majesté, maître du temps. À travers ce vitrail se joue une prédication sur le temps. Les temps terrestres, des mois et des constellations, participent à un temps mystique, et le chrétien vit ainsi les saisons, marquées par les offices religieux symbolisés par le petit sonneur de cloches comme une participation active à l'avènement christique.

Il s'agit également d'associer des images de la vie quotidienne et diverses activités en fonction des mois aux signes zodiacaux. À une époque où les tâches agricoles sont l'activité prédominante, le poète Virgile rencontre un succès tout particulier, et est alors reconnu comme l'un des plus grands poètes. Les commanditaires ecclésiastiques connaissent sur le bout des doigts ses *Bucoliques* et ses *Géorgiques*, et intègrent ses poèmes sur les différents mois de l'année dans leurs programmes iconographiques. Au portail nord de la cathédrale de Chartres, deux voussures se succèdent et se répondent : l'une représentant les différents signes du zodiaque, et l'autre les différents mois de l'année. Il ne s'agit pas simplement de mettre en avant le cycle du temps humain, mais d'articuler ce cycle du temps autour de la figure christique : le temps des hommes est un temps en mouvement, ponc-

tué de saisons qui reviennent, mais en relation avec Dieu, immuable et situé dans l'éternité.



*Cathédrale de Chartres, voûtures du portail Nord*

## **Le zodiaque et le temps eschatologique : paradis perdu et salut retrouvé**

L'art médiéval se plaît particulièrement à représenter des images lisibles sur différentes échelles, qui s'appellent et se répondent. Ainsi, de nombreux thèmes s'articulent dans les différents décors, et à travers la représentation du zodiaque, les sujets du terrestre et du céleste, du macrocosme et du microcosme, ainsi que du spirituel et du charnel sont mis en relation. En effet, l'art médiéval se construit dans des rapports d'analogie invoquant un savoir

encyclopédique du monde, à une époque fascinée par les curiosités, soucieuse de classer et d'ordonner les différentes réalités connues. Il s'agit, par la représentation du zodiaque, d'articuler la temporalité terrestre et la temporalité céleste, le local et l'universel, comme le fit la pensée géographique antique, reprise avec enthousiasme à l'époque médiévale.

Le zodiaque est un repère spirituel par rapport aux activités terrestres : franchir les voûtures sculptées de la porte d'une église est ainsi une invitation à passer du temps mortel au temps immortel, christique. En témoigne le portail gauche de la façade occidentale à Chartres. Au tympan, une Ascension accueille le pèlerin qui pénètre dans la cathédrale par cette porte. Tout le portail témoigne de ce passage du terrestre au céleste : le Christ montant au ciel, le zodiaque relié à la fois aux saisons et aux constellations tournant autour de lui.

**La présence des signes connus comme ceux d'un horoscope au seuil de la cathédrale est loin de toute prédiction sur l'avenir, si ce n'est un futur fait de saisons retrouvées, préparant à une autre dimension temporelle, celle du temps divin**

autre dimension temporelle, celle du temps divin. ■

## Le temps qui nous est nôtre

Par Emmanuel Hanappier

*Nous en manquons souvent, il nous arrive d'en perdre ou d'en gagner, ou encore d'en prendre et même d'en donner, il est notre première inquiétude. Le temps est pourtant insaisissable et bien mystérieux, il est aussi symptomatique de notre être.*

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus » : c'est par ce constat de notre incapacité à le définir que saint Augustin débute sa réflexion sur le problème du temps, au chapitre XIV des *Confessions*. Pascal, dans un traité sur « *l'esprit de géométrie* », poursuit cette réflexion en manifestant qu'il s'agit d'un concept « *primitif* » c'est-à-dire évident et qu'il n'y a pas lieu de le définir. C'est donc à partir de l'expérience que nous faisons du temps, expérience du cœur plus que de la raison, qu'il construit sa réflexion. Et au centre de celle-ci, Pascal déplore de voir l'Homme vivre davantage dans le pas-

sé et l'avenir que dans le présent. En effet, depuis qu'il a été rejeté du paradis, qu'il a quitté sa première nature, l'Homme est condamné à travailler et donc à espérer, à prévoir dans l'avenir, et regretter dans le passé. Pour se soustraire à cette tendance, deux possibilités s'offrent à nous ; le divertissement qui n'est qu'un leurre parce qu'il ne trompera jamais l'ennui, ou la satisfaction dans le présent par la vertu qui nous rapproche de notre première nature. Cette attention est une résistance au mouvement du temps et trouve son fondement dans la certitude des choses qui demeurent plutôt que dans la recherche des plaisirs qui passent.

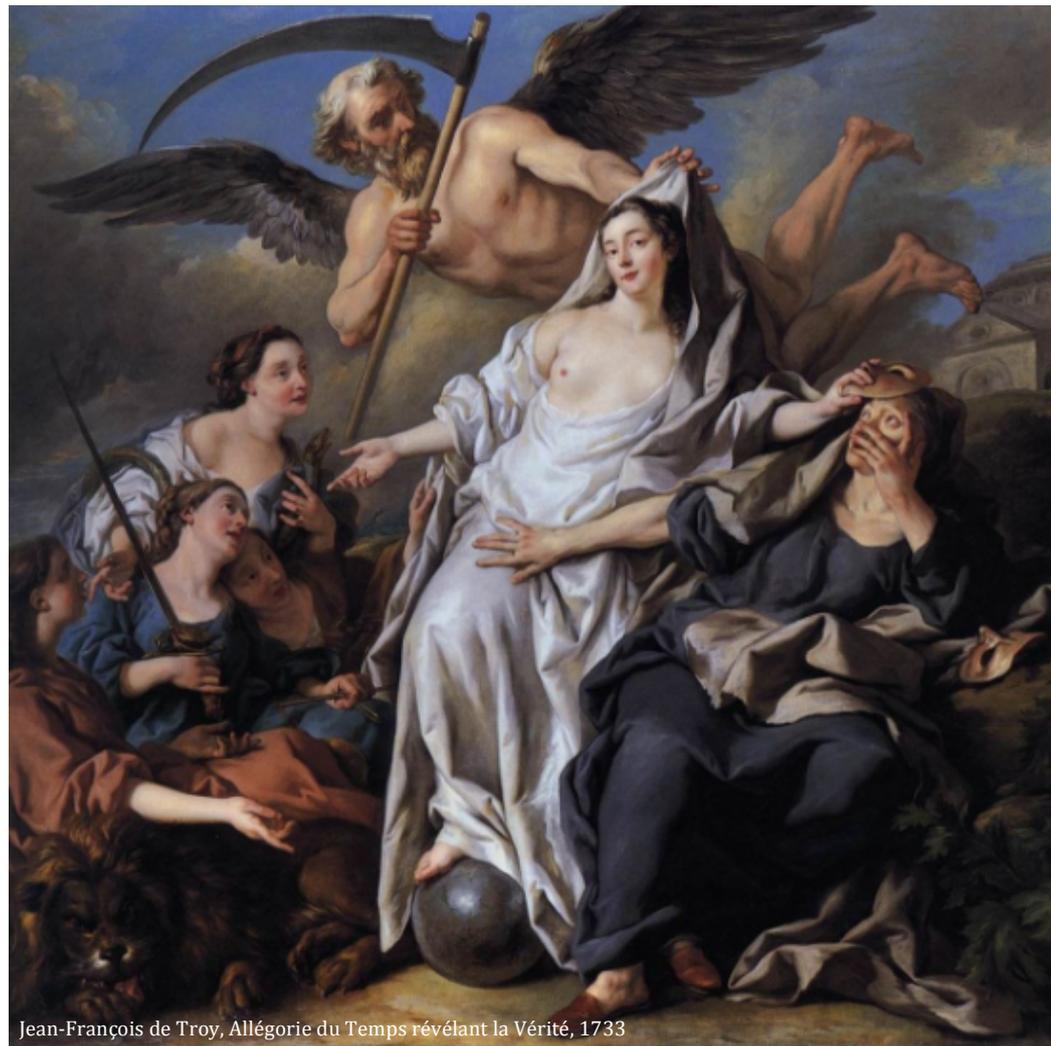
## Présence du temps

Cependant, plus qu'une nécessité pour tromper le temps, cette attention portée au présent correspond à un fait anthropologique. Louis Lavelle, philosophe français du XX<sup>ème</sup> siècle a voulu montrer dans *La dialectique de l'éternel présent* la relation qui unit le temps et l'être de l'homme ; « *le temps exprime la condition d'un être dont l'essence est de se faire* » dit-il. Mais l'Homme semble incapable de vivre au présent déplore-t-il, à la suite de Pascal. « *Parce que le présent sollicite notre action, nous faisons appel pour nous en délivrer à toutes les puissances du rêve* ». Si c'est dans le présent que l'Homme espère un avenir qui n'existe pas encore et qu'il se remémore un passé qui n'est plus, il doit cependant en avoir conscience pour vivre pleinement le présent. « *Si le passé est l'atmosphère qui éclaire toute notre vie, si l'avenir lui apporte toutes les promesses de l'espérance, c'est dans la grâce du présent que l'un doit nous faire sentir sa lumière et l'autre son élan* ».

Le présent est ainsi le lieu de notre existence, c'est-à-dire de notre action et, en elle, du passage de la Puissance à l'Acte. C'est

pourquoi, le philosophe précise que cette vie dans le temps est le propre de la créature, tandis que l'éternité, elle, est le propre de Dieu puisqu'elle sous-entend l'absence de changement et donc l'absence de temps et la plénitude de l'être.

L'Homme est condamné à vivre dans le temps qui s'écoule irrémédiablement, condamné à n'être qu'en changeant, mais il se rattache dans le présent à ce qui demeure, à



Jean-François de Troy, Allégorie du Temps révélant la Vérité, 1733

cette essence qui commande au changement. Au terme de *La recherche du temps perdu*, Proust conclut par un constat qui donne tout son sens à cette œuvre monumentale : « *J'admiraïs la force de renouvellement original du temps qui, tout en respectant l'unité de l'être et les lois de la vie*

sait changer ainsi le décor et introduire de hardis contrastes dans deux aspects successifs d'un même personnage ».



Cartier Bresson, Derrière la gare Saint-Lazare, 1932

## La mesure du temps

La notion de temps est bien naturellement liée, dans notre esprit, aux horloges, montres ou autres cadrans, mais ces outils de mesure transforment notre rapport au temps en transformant le temps en espace. Une horloge indique à l'aide d'une graduation la distance parcourue par une aiguille,

de même que la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures et qu'une horloge atomique mesure les oscillations électriques de l'atome. « *Le temps n'est pas le mouvement mais sans le mouvement il est impossible de mesurer le temps* » déclare Aristote au livre IV des *Physiques*. Si le temps devient espace et que l'on a perfectionné la mesure du temps par la précision du mouvement observé c'est parce que le temps n'existe que dans notre expérience. C'est ce qu'illustre Ernst Jünger dans son *Traité du sablier* lorsqu'il déclare : « *l'horloge à rouage n'est ni tellurique ni cosmique [...] c'est un rouage de l'esprit. Elle a le don du temps abstrait, intellectuel, un temps que l'homme se présente à lui-même et qu'il assume* ».

## Posséder le temps

Bergson a dénoncé dans toute son œuvre cette spatialisation du temps comme contraire à notre expérience qui n'est pas objective comme l'est celle de l'espace. Chacun sait que deux durées égales peuvent nous paraître bien différentes à vivre. De plus, le rapport au temps qui est le nôtre est un rapport intellectuel puisque « *le présent du passé* » qui est la mémoire, « *le présent du présent* » qui est notre sensation actuelle et « *le présent du futur* », c'est-à-dire notre attente, que distingue saint Augustin dans les *Confessions*, s'articulent dans notre esprit pour former une durée qui n'est pas quantifiable. Une œuvre musicale ne trouve

pas son intérêt dans chacun des instants indépendants qu'elle procure, ni dans la durée plus ou moins longue que mesure l'horloge, mais dans la durée que construit notre esprit à partir du souvenir des notes passées, de l'impression produite par les notes présentes et par l'attente de celles à venir. C'est cette durée intellectuelle produite en nous par l'œuvre qui lui donne tout son sens. De manière générale, c'est en intellectualisant une durée que l'Homme parvient à produire des impressions et des idées.

L'art de la photographie est celui qui est le plus à même, peut-être, de nous aider à comprendre le temps parce que le paradoxe entre l'instant représenté et la durée intellectuelle y est particulièrement fort. Le photographe français Henri Cartier-Bresson a développé la théorie de « *l'instant décisif* », dans un livre du même nom, qui est cet instant capté par la photographie qui permet « *la reconnaissance simultanée, dans une fraction de se-*

*conde, d'une part, de la signification d'un fait et, de l'autre, d'une organisation rigoureuse des formes perçues visuellement qui expriment ce fait* ». Comme pour l'œuvre musicale, ou pour la peinture, ce n'est pas le présent de l'instant qui compte mais celui

de la durée. Il ne s'agit pas tant d'arrêter le temps que de proposer une expérience du réel qui demeure. Il en va de même pour la littérature comme le montre Ricœur dans *Temps et Récit*.

Si le temps est la mesure du mouvement comme le démontre Aristote et qu'il est le lieu de notre existence finie, il nous conduit nécessairement à la mort. Mais cette réalité, plutôt que de nous effrayer doit

nous aider à vivre et à aimer plus profondément le réel. C'est le sens de ce court récit que Dostoyevsky introduit dans *L'Idiot* où un personnage condamné à mort s'écrie : « *Si je pouvais ne pas mourir, si la vie m'était rendue ! Quelle éternité s'ouvrirait devant moi ! Je transformerai chaque minute en un siècle de vie* ». ■

L'art de la photographie est celui qui est le plus à même, peut-être, de nous aider à comprendre le temps parce que le paradoxe entre l'instant représenté et la durée intellectuelle y est particulièrement fort

# NOS COUPS DE CŒUR ...

## La Danseuse

Un film de Stéphanie di Giusto

Par Charlotte Chomard

Une danseuse, Loïe Fuller, venue d'Amérique pour trouver le succès en France au temps de la Belle Époque se retrouve en proie au succès, à la concurrence et à la manipulation. La fièvre de la danse l'habite, elle est déterminée, nonchalante mais aussi profondément torturée - la malédiction des génies ! Elle est une pionnière dans l'art de la danse puisqu'elle révolutionne le rapport au corps, notamment grâce à ses installations : ses bras sont en effet prolongés de longues baguettes en bois auxquels sont fixés des mètres et des mètres de soie et de drapé. Une idée aussi originale qu'elle est physique. Loïe souffre de ses créations, très lourdes pour son corps menu et fragile. Cela a toutefois le mérite d'offrir au spectateur des scènes de cinéma magnifiques, où le

jeu des lumières et des drapés semble presque irréel et magique. La musique choisie pour le film met d'ailleurs très bien en valeur les qualités cinématographiques et artistiques de certaines scènes. Une douce et savoureuse tension se poursuit tout au long du film tandis que poésie et sensations se mêlent au drame. La femme qui devint la star des cabarets et l'étoile de l'Opéra de Paris nous éblouit donc par son talent, tout en nous repoussant par son mal être. Un être controversé et fascinant qu'il nous plaît de découvrir d'autant que les acteurs rendent hommage à l'histoire par leur jeu authentique et puissant. Je vous recommande donc chaudement ce biopic original. ■



# *L'aube sera grandiose* par Anne-Laure Bondoux

Par Hélène Lecointre

**L'***aube sera grandiose*.... Comme *grandiose* est la lecture de ce roman aux saveurs épicées et tendres, qui saurait faire pleurer le plus dur de tous les cœurs. C'est l'œil humide que l'on achève ces pages d'Anne Laure Bondoux, véritable magicienne de l'écriture qui nous fait danser une gigue temporelle. Les années 70, 80, 90... jusqu'aux années 2000 voient le lecteur vivre au gré de la petite Consolata et de la forte Rose-Aimée, au gré des rires d'Orion et des bouderies d'Octo. Il n'y a plus un héros ici, mais quatre... des héros pleins de défauts mais

des héros généreux, des héros qui se trompent mais qui demandent pardon. Dans l'obscurité de « la cabane », commence alors une épopée contemporaine qui charmera les cœurs et ne laissera personne indifférent. *L'aube sera grandiose*, c'est ce passage nécessaire de la nuit obscure et des chagrins pour vivre ce printemps éternel de l'écriture, c'est à la fois la nostalgie et l'envie de demain, la douceur d'une époque révolue et l'espoir d'un futur prometteur, que tout un chacun ne pourra que comprendre et chérir. ■

ANNE-LAURE BONDOUX

L'AUBE  
SERA  
GRANDIOSE



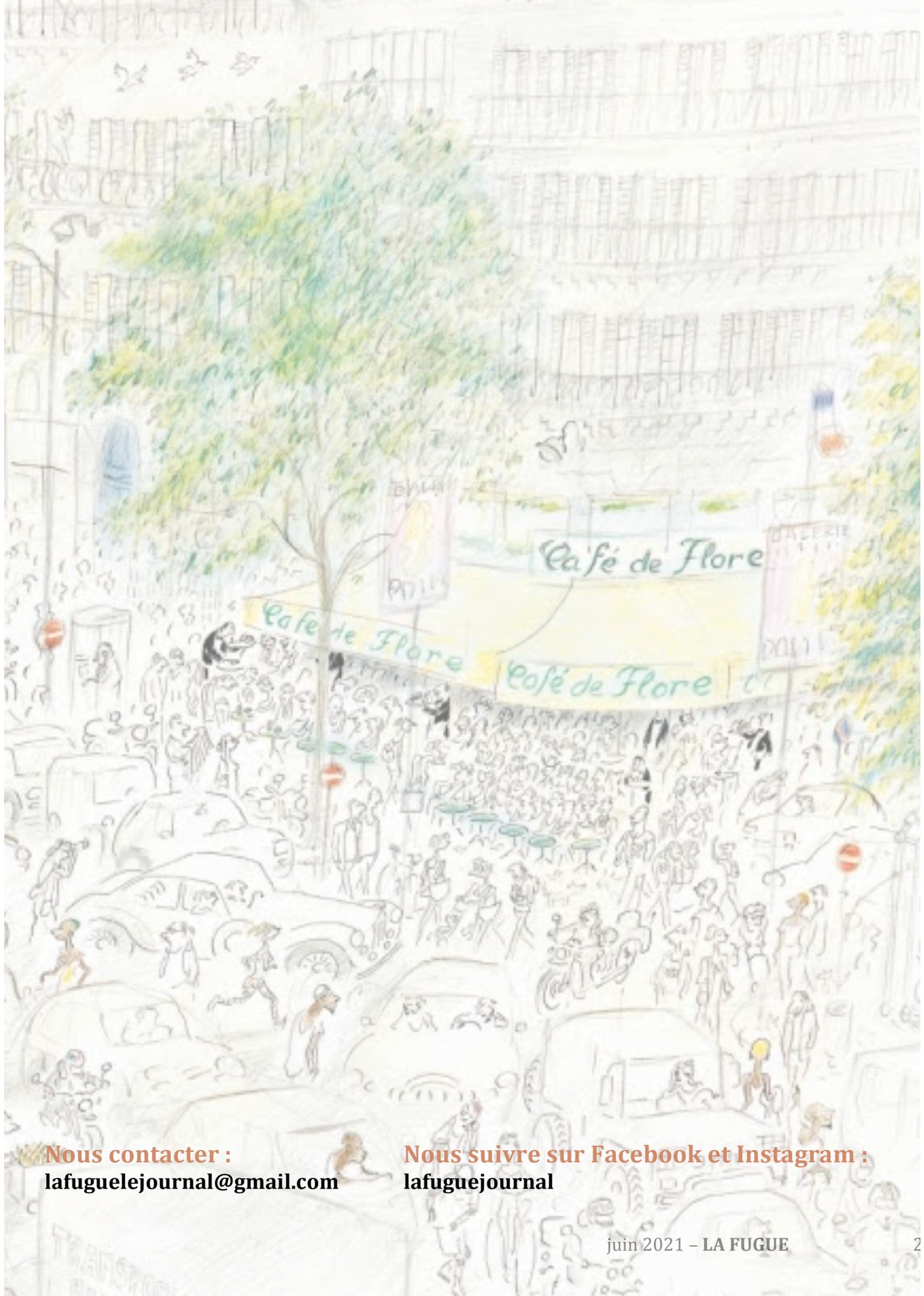
# Moby Dick au théâtre Monfort

Par Ysende Debras

**E**nfin! Enfin Paris, et toute la France avec elle, ont retrouvé leurs théâtres, cinémas, musées... Pour fêter ça, je me suis précipitée au Monfort pour admirer la nouvelle création d'Yngvild Aspeli, inspirée du roman bien connu d'Herman Melville. Je peux vous dire que je n'ai pas été déçue. La scénographie est sublime. Le spectacle s'ouvre avec une immense carcasse de navire qui occupe toute la scène. Sur les côtés, en avant-scène, une batterie, une guitare et une contrebasse attendent leurs musiciens qui animeront le

spectacle avec un talent qui confine à la virtuosité. En parlant de virtuosité, il faut souligner aussi l'usage des marionnettes, d'une poésie sans nom. Les marionnettistes nous offrent notamment un épisode de chasse à la baleine absolument inoubliable. Les acteurs qui se mêlent aux marionnettes sont bons, très bons même...bref, que ce soit dû à l'enthousiasme des retrouvailles avec les salles obscures ou à la qualité du spectacle, je n'ai rien trouvé à redire. Je ne saurais que trop vous encourager à filer le voir avant qu'il ne soit trop tard. ■





**Nous contacter :**  
[lafuguejournal@gmail.com](mailto:lafuguejournal@gmail.com)

**Nous suivre sur Facebook et Instagram :**  
[lafuguejournal](#)